

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 52

Artikel: Les deux tourterelles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Petits mystères de Noël.

En dehors de toute idée religieuse, la veille de Noël est certainement la fête préférée des enfants et des jeunes filles; toutefois il s'est introduit, depuis plusieurs années déjà, des modifications sensibles dans la manière de la célébrer; seule la population ouvrière a conservé l'ancienne tradition de Challande, de la Chaussée-Vieille et de la tranchée, d'où noisettes, pralines, dragées, etc., s'épandent lorsqu'on frappe avec certaine baguette dont les bons parents ont le secret.

Dans les classes plus aisées, on remplace maintenant tout cela par les arbres de Noël, brillamment illuminés et surchargés de présents de toute nature.

Eh bien, pour notre part, nous préférons le bon vieux Challande si drolatiquement travesti, et sa respectable moitié, la Chaussée-Vieille, qui provoquait au moins le fou rire, à son entrée dans la maison, coiffée d'un formidable chapeau, les yeux cachés par d'énormes lunettes rondes, la figure enfarinée, et portant, outre le gros bâton sur lequel elle s'appuyait, un grand panier rempli de friandises. A sa ceinture était suspendu un paquet de verges qui devait servir, suivant les cas, de châtimement ou d'épouvantail.

Oh! plaisant couple! auquel peu d'enfants croient, mais que tous aiment à voir venir, comme tu nous sembles plus gai que le sapin, malgré son luxe de bougies, ses rubans, ses trésors gastronomiques et autres!... Et cela parce que nous aimons les vieilles coutumes du pays, celles qui rappellent notre enfance, celles qui réveillent dans notre cœur tout un monde de souvenirs lointains.

Ces souvenirs nous amènent à parler des plombs aux formes fantastiques, où les yeux de vingt ans cherchent les secrets de l'avenir. Pour qu'ils les découvrent, il faut, dit-on, que le plomb liquéfié par l'action du feu soit jeté dans de l'eau recueillie pendant que minuit sonne. On juge du bruit qu'il se fait alors autour de certaines fontaines à cette heure fatidique.

Ce qu'on cherche généralement dans la configuration des plombs, ce sont d'abord des bourses pleines, des cornes d'abondance, des anneaux de mariage, et quelquefois de mignons petits berceaux. Ce qu'on y trouve le plus souvent, ce sont des pointes aiguës, des langues affilées, des fosses terreuses; quelquefois aussi des anneaux disjoints, des routes obstruées; les réalités de la vie en un mot, plutôt que ses brillantes promesses.

Les jeunes filles ont encore une foule d'autres procédés pour interroger l'avenir pendant la nuit de Noël. Par exemple, elles écrivent différents noms connus sur de petites bandes de papier qu'elles roulent et jettent ensuite dans un verre d'eau. Le lendemain matin, un seul des noms doit s'être déplié et surnager, tandis que tous les autres ont coulé à fond; ce nom, cela va sans dire, est celui du mari futur.

D'autres jettent leur jarrettière et leur pan-

toufle en arrière: la jarrettière forme une initiale; quant à la pantoufle, si la pointe se tourne vers la porte, la jeune fille quittera la maison paternelle dans l'année pour se marier. Le talon indique le contraire.

« Superstitions que tout cela! » s'écrieront les esprits forts en haussant les épaules. Peut-être, leur répondrons-nous, mais superstitions charmantes, qu'il serait regrettable de voir remplacées dans nos mœurs par la sécheresse d'un positivisme absolu.

Notre époque manque de poésie, dit-on, eh bien, conservons-lui du moins celle qui nous a été léguée de génération en génération, au foyer domestique. D'ailleurs si chacun de nous retranchait de sa vie toutes les croyances qui l'ont fait heureux, lors même qu'elles n'étaient pas mieux fondées, il n'y resterait guère que des certitudes douloureuses, que le temps apporte en retour des espérances qu'il fauche.

Les deux tourterelles.

Nous retrouvons dans nos papiers un ancien numéro du *Figaro*, datant d'une vingtaine d'années. Nous lui empruntons cette touchante histoire, due à la plume de M. Robert Milton. On est à l'époque de la Commune, au moment de la bataille dans Paris.

Mon héroïne a douze ans, la plus charmante tête de jeune fille que j'aie vue, une tête d'enfant sur un corps svelte et fin, où commencent à se deviner toutes les grâces de la Parisienne.

Les parents occupent un appartement au troisième étage, rue Rivoli, en face des Tuileries, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus éprouvés de Paris.

Déjà, après les horreurs de la Commune, cette honnête famille commençait à respirer en entendant le bruit de la canonnade qui annonçait l'entrée des Versaillais dans Paris. Dans une chambre donnant sur la cour, dont on avait capitonné les fenêtres avec des matelas, les parents se tenaient blottis avec leur fille unique et une vieille domestique.

Tout à coup, le feu éclate dans le voisinage et enveloppe le quartier d'une fumée épaisse; l'air s'imprègne d'une terrible odeur de pétrole! Que se passe-t-il? Le père veut le savoir, et au risque de recevoir une balle dans la tête, il se précipite dans le salon donnant sur la rue et recule d'épouvante... Les Tuileries sont en feu!...

Que faire? L'incendie toujours grandissant envahit le château d'un bout à l'autre et menace toutes les habitations voisines. Dans la rue, embusqués sous les portes cochères, les fédérés se mettent à l'abri des mitrailleuses qui balayaient la voie, tandis que des obus frappent à droite et à gauche, brisant les corniches, démolissant les balcons et couvrant le parquet de leurs éclats.

Le père livide, tremblant, recule d'épouvante, et regarde sa famille d'un oeil éteint.

— Nous sommes perdus, murmure-t-il.

Dans cette maison où déjà, depuis les mandsarbes jusque dans les caves, régnait une terreur folle, pénétre tout à coup une bande d'insurgés avec un état-major de mégères, qui se mettent à enduire les murs de pétrole.

Un cri de détresse s'échappe de toutes les poitrines: « Sauve qui peut! » Le père ramasse à la hâte quelques papiers de famille, de l'argent, des bijoux; la mère, aidée de la vieille servante, noue dans un

drap de lit tout ce qu'elle trouve sous sa main. Quant à la petite fille, à moitié folle de peur, elle se précipite dans sa chambre pour sauver de la mort ce qu'elle aime le mieux après ses parents... deux tourterelles dans une cage...

Les torches des incendiaires glissent sur les murs enduits de pétrole et les flammes envahissent tous les étages. Précédant tous les autres locataires, la jeune fille, avec ses oiseaux, se précipite dans la rue... Un obus éclate à ses côtés, et ses parents terrifiés la voient tomber sur la chaussée, tandis que la cage va rouler à quelques mètres plus loin.

A la vue de sa fille qu'il croit morte, le père s'élance à son tour au milieu d'une grêle de projectiles, enlève son enfant et la dépose sur ses genoux sous la porte cochère.

La petite fille n'est ni morte ni blessée!... La peur seule a causé une syncope d'où elle revient vite sous mille caresses. Elle rouvre les yeux... Puis tout à coup elle se souvient, et avant qu'on eût le temps de la retenir, elle s'échappe de nouveau, court dans la rue, et sous les obus et la mitraille, retrouve la cage renfermant ses oiseaux.

Dans la maison, c'est la mort par le feu! au dehors, c'est la mort par les balles! L'effroi est à son comble parmi les fugitifs qui se pressent dans le vestibule et voient les flammes se répandre partout. La pauvre petite ne lâchant toujours pas sa cage, se cramponne à ses parents en poussant des cris de détresse.

Une pétroleuse qui vient de mettre le feu à l'entresol, s'arrête, et au milieu d'un éclat de rire:

— Eh bien, la petite, après? ils rôtiroient tes merles! voilà-t-il pas une belle affaire?

A ces mots, l'enfant, comprenant l'immensité du péril, se redresse, jette à la pétroleuse un regard de haine et de colère, et tandis que de grosses larmes roulent le long de ses joues, elle ouvre la cage et les oiseaux s'envolent pour se perdre dans les nuages noirs. — Eux du moins seront sauvés!

En ce moment, le tambour bat la charge au détour de la rue... les lignards, les bons lignards arrivent.

« Vive l'armée! »

En un clin d'œil pétroleurs et communards se dispersent dans toutes les directions, poursuivis par la troupe. Pendant que les incendiaires tombent frappés par les balles vengeresses de l'armée, on parvient à maîtriser le feu. Les deux derniers étages sont brûlés, mais comme par miracle, le reste de la maison a été préservé. Chacun rentre dans son gîte, bénissant les vaillants soldats qui viennent de sauver Paris. Peu à peu le calme rentre dans les esprits. La jeune fille sourit comme les gens qui renaissent à la vie, mais à cette joie se mêle un deuil dans cette jeune âme; au milieu de l'effroyable catastrophe qui a failli réduire Paris en cendres, elle pleure ses oiseaux envolés!

Le lendemain, comme elle venait sur le balcon penser tristement à ses chères victimes, un cri de joie s'échappe de sa poitrine; ses tourterelles sont revenues au logis comme les autres Parisiens et rapportent à une pauvre petite fille le bonheur qu'elle croyait avoir à jamais perdu!

Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAÎT

II

Emma est seule, assise dans un joli et confortable petit salon. C'est une veuve qui, après avoir fait une triste expérience du mariage, s'est cependant décidée, mais après beaucoup d'hésitations, à épouser un second mari. Son